

Pointes à la ligne...
Une chorégraphe française au Bolchoï

Graveurs de mémoire

Dernières parutions

Gilles IKRELEF, *1939-1944 « Pourtant » ou l'épopée du lieutenant AbdelKader Ikrelef*, 2006.

Jacques CHARPENTIER, *Vagabondages à travers le Congo, la Centrafrique, et ailleurs...*, 2006.

Henry LELONG, *Carnets de route (1940 – 1944)*, 2006.

Pierre FAUCHON, *Le Vert et le Rouge*, 2006.

Marcel JAILLON, *Lettres du béret noir (Algérie 1956-1958)*, 2006.

William GROSSIN, *J'ai connu l'école primaire supérieure. Récit de vie : Adolescence*, 2006.

Pierre FONTAINE, *En quête... La piste interrompue*, 2005.

Alain DENIS, *La ribote. Le repos du marin*, 2005.

Jeannette RUMIN-THOMÉ, *J'avais huit ans en 1940*, 2005.

Maurice MONNOYER, *Les grands-parents sont éternels*, 2005.

Jean SECCHI, *Les yeux de l'innocence*, 2005.

Allaoua OULEBSIR, *La Maison du haut*, 2005.

Jacques MARKIEWICZ, « *Tu vivras mon fils* », 2005.

Georges KHAÏAT, *Un médecin à Sfax*, 2005.

Dany CHOUKROUN, *46669. Auschwitz – allers/retours*, 2005.

René VALENTIN, *C'était notre grand-père*, 2005.

Serge KAPNIST, *Passager sans bagage*, 2005.

Maurice VALENTIN, *Trois enjambées*, 2005.

Paul HEUREUX, *Souvenirs du Congo*, 2005.

Jean-Pierre MARIN, *Au forgeron de Batna*, 2005.

Joël DINE, *Itinéraire d'un coopérant*, 2005.

Paul GEORGELIN, *La vallée de mémoire*, 2005.

Pierre BIARNES, *La fin des cacahouètes*, 2005.

Emilia LABAJOS-PEREZ, *L'exil des enfants de la guerre d'Espagne*, 2005.

Robert CHARDON, *Mes carnets de bord*, 2005.

Yves PIA, *Aline, destinée d'une famille ardennaise*, 2005.

Véra Boccadoro

Pointes à la ligne...

Une chorégraphe française
au Bolchoï

L'Harmattan

5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris
FRANCE

L'Harmattan Hongrie
Könyvesbolt
Kossuth L. u. 14-16
1053 Budapest

Espace L'Harmattan Kinshasa
Fac. Sciences. Soc. Pol. et Adm.
BP243, KIN XI
Université de Kinshasa – RDC

L'Harmattan Italia
Via Degli Artisti, 15
10124 Torino
ITALIE

L'Harmattan Burkina Faso
1200 logements villa 96
12B2260 Ouagadougou 12
BURKINA FASO

www.librairieharmattan.com
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

© L'Harmattan, 2006
ISBN : 2-296-00397-4
EAN : 9782296003972

*Mamine Chérie,
J'espère enfin te faire honneur,
En contant ma vie aux lecteurs...
Que de leur égard je sois digne,
Et voici : POINTES A LA LIGNE*



Tamara Boccadoro

Préface

Le livre de **Véra Boccadoro** ressemble à ces poupées russes, de tailles aussi différentes que nos souvenirs, s'emboîtant jusqu'à n'en former qu'une, colorée et chatoyante.

Les jours s'en vont, je demeure, constate lucidement le poète. Nous avons tous au fond du cœur, devant les yeux, tout près des larmes, au bord du rire, les images d'une vie. Les échos de la mémoire se répètent, ralentis ou accélérés, du vert paradis de l'enfance, aux doutes, aux rencontres, aux passions, à la mélancolie de l'existence.

Mélange cafardeux et tonique que j'ai baptisé « la nostalgie ».

L'auteur, par bonheur n'emprunte guère ces chemins de traverse. Son ambition est affirmée depuis toujours : elle deviendra danseuse.

Beaucoup de petites filles l'ont rêvé, certaines ont essayé, Véra y est parvenue.

Les gens du spectacle savent bien la rigueur incessante, les sacrifices renouvelés, la discipline infernale que la pratique de cet art, à son plus haut niveau, implique.

Courage, persévérance, talent, forcent l'admiration et imposent le respect. Dès son enfance, Véra décide de vaincre les obstacles, l'adversité et les rivalités permanentes.

D'abord petit Rat, puis Danseuse, elle traverse rudement l'Opéra de Paris. Mais l'enseignement reste bénéfique et les rencontres magiques.

Elle devient chorégraphe au Bolchoï, le temple mondial du ballet. Tout en enseignant, elle mêlera la scène, la radio, la télévision et le cinéma.

C'est cette aventure rigoureuse et créative que nous conte cet ouvrage magnifiquement illustré, simple, modeste, précis et vif, qui ressemble tant à son auteur.

Et puis, je l'écris sans retenue, ces pages me touchent particulièrement, car elles évoquent les présences de ma mère et de mon père :

Lui, Amminoulah, compositeur, transmetteur de la mémoire musicale perse, chef d'orchestre, auteur de musiques de films. Fougueux, habile, turbulent et passionné.

Elle, Anne, la meilleure amie de la maman de Véra, qui veille avec amour au quotidien de ses deux enfants : son mari et moi.

La narratrice se souvient avec gentillesse des leçons de théâtre que je lui prodiguais. Quel maître veillait sur son avenir ! Moi qui affichais sans complexe une technique professionnelle hasardeuse et des ambitions artistiques démesurées.

Au final, je suis reconnaissant à Véra BOCCADORO d'avoir transcrit le songe heureusement fou de nos jeunes années...

... Frôler l'inaccessible Etoile.

Robert HOSSEIN

POINTES A LA LIGNE...

Comme le sapin qui pousse dans mon petit jardin d'Ozoir la Ferrière, et qui a été planté, puis déraciné, puis à nouveau planté, j'ai grandi sur deux terres... La France et La Russie.

Tout ce que j'ai acquis, je le dois à ma mère : **TAMARA !**

T - comme Tiflis où elle est née,

A - comme Amour dont elle m'a comblé,

M - comme Mère, véritable mère poule,

A - comme Ambitieuse, toujours pour son unique enfant,

R - comme Résistante aux difficultés qu'elle a rencontrées dans sa vie,

A - comme Ange gardien, qu'elle est désormais pour moi.

J'y crois profondément et c'est à elle, c'est à toi Mamine, que je dédie ces quelques pages. Ce n'est qu'un tout petit présent, par rapport à tout ce que tu as fait pour moi.

C'est en grande partie grâce à toi, qui a conservé toutes les lettres que je t'écrivais au moins deux fois par semaine lorsque j'étais à Moscou ou ailleurs, et toi à Paris, que j'ai pu me souvenir de tous les faits ci-inclus.

Grâce à ces écrits, je me replonge dans le passé.

Je relis ces lettres, comme si je lisais un roman.

Bien avant ma naissance, Maman avait consulté une voyante, qui lui prédit pour ainsi dire 90 % de ce qui allait m'arriver : « Vous allez mettre au monde, une petite fille, elle sera douée pour les arts... je vois plutôt la danse... elle ira dans un pays lointain, où elle se mariera avec un médecin. Elle aura une carrière intéressante, et bien que perturbée par des ennuis de santé, vers la fin de sa vie se mettra à écrire... »

Oui, j'ai lu les écrits que cette dame avait notés sur une feuille, et que ma mère avait gardés.

LA NIÇOISE ITALO-RUSSE

Je suis née à Nice, d'une mère russe venue du Caucase avec ses parents à l'époque de la Révolution, et d'un père français, d'origine italienne (d'où mon amour pour les spaghettis !) qui était le dernier des architectes d'une longue génération de Boccadoro.

L'un d'eux fut le célèbre architecte Domenico Boccadoro dit « Le Boccador », qui au XVI^e siècle a contribué à l'élaboration de plusieurs châteaux en France, (dont Blois et Chambord), et de nombreuses et différentes constructions, dont celle de l'Hôtel de ville de Paris.

On écrit dans Le petit Robert que Le Boccador était l'un des initiateurs de la Renaissance française.

J'en reparlerai ultérieurement, car mon arbre généalogique a été découvert et complété tout dernièrement.

Nice... ville fleurie, chaleureuse, ensoleillée, et accueillante au bord de la mer Méditerranée sur la Cote d'Azur.

J'y ai vécu douze ans, jusqu'à ce que mes parents se séparent.

J'étais à l'école de la Paroisse de Nice, et suivais les cours de danse de la célèbre Julie Sédova, ancienne étoile des Ballets Impériaux de Saint-Pétersbourg. Cette grande ballerine russe, émigrée et installée en France depuis 1918, ouvrit et dirigea une école de danse à Nice, qui devint renommée sur la Cote d'Azur.

Je me souviens allant à ces cours, le cœur mis en fête par cet univers envoûtant.

Maman me confectionnait de jolies petites tuniques roses, et j'adorais enfiler mes petits chaussons demi-pointes.

Ne pas aller à ces leçons de danse équivalait à une punition pour la petite fille de six ans que j'étais.

En juillet 1943, Madame Sédova, comme on l'appelait, présentait au Casino de Cannes une « Soirée exceptionnelle de ballet ». J'y apparaissais à deux reprises. Tout d'abord, parmi les invités du bal extrait du ballet *Casse-noisette*, puis en soliste avec Éliane Lattés dans un duo : *La Danse norvégienne* sur une musique de Grieg.



E. Lattés et V. Boccadoro dans *La Danse norvégienne*

« Ces deux petits danseurs, écrivait-on dans *Nice matin*, remportèrent un grand succès ».

C'est alors que le monde de Terpsichore prit une place exclusive dans ma vie. Je parle de cette divinité, parce que, dans ma jeunesse, la mythologie grecque et romaine était mon livre de chevet. Cette déesse issue de la mythologie grecque devint la muse chantée par A. Pouchkine, pour exprimer son admiration pour la célèbre ballerine A. Istomina ; d'ailleurs, une grande amitié liait le poète russe à Ch. Didelot, dont l'un des ballets favoris était *Le prisonnier du Caucase* que celui-ci avait chorégraphié d'après le poème de A. Pouchkine. Peu après, c'est une autre divinité qui se joindra à nous pour m'accompagner également dans les années futures ; il s'agit d'Esculape.

Il en résultait (à l'époque) que dans mon premier bulletin d'école primaire, en classe de 11^{ème}, on observait un travail insuffisant !

On me conseillait d'être plus appliquée et surtout plus ordonnée ! Ce n'est pas dans l'ordre que j'ai gagné jusqu'à présent beaucoup de points !

J'étais un peu trop gâtée par mes tantes, et surtout par ma grand-mère, ma babouchka, que j'appelais Mémé. Je l'adorais. Elle avait eu une vie difficile et tourmentée, ayant fui la Russie, avec ses enfants et son mari, via Constantinople, à l'époque de la révolution russe.

Ma mère, qui passa son baccalauréat en 1925 à Constantinople, avec une mention excellent en français, fut envoyée par mon grand-père en France pour continuer ses études. Deux de ses sœurs aînées ayant étudié la musique se retrouvèrent au conservatoire de Vienne. Le reste de la famille vint s'installer à Paris. Mais le destin assombrit toutes ces perspectives de bien-être, car après le départ de mon grand-père pour tractations commerciales en Amérique, il disparut. En fait, il décéda du choléra sur un paquebot, et la vie devint très difficile pour ma grand-mère, restée seule avec sept enfants : six filles et un garçon qui mourut de tuberculose à l'âge de vingt ans.

Malgré cela, la famille était très liée.

Pendant la guerre, Mémé habitait avec deux de ses filles dans une petite impasse de Nice, où elle gagnait quelques sous en préparant des pirojkis ou des plats russes à emporter. Cette merveilleuse femme eut une vie très tourmentée, car elle a souffert jusqu'à sa mort, non seulement d'avoir perdu son fils et son mari, mais d'avoir en quelque

sorte contribué à la mort de l'une de ses jumelles, les cadettes de ses filles : voyant l'infirmière planter dans le petit corps de l'une des petites nouvelles nées une « immense » aiguille (pour la vacciner contre le choléra), elle s'effraya et ne permit pas de toucher à Belle, qui mourut peu après. Heureusement, Anna survécut, devint infirmière, épouse, jeune femme de grand cœur, et mit au monde trois beaux enfants : Irène, dont je reparlerai, ainsi que Georges et Alex.

Cependant, par malheur, à la suite d'une opération, ma jeune tante resta invalide pendant plus de dix ans. Je ne peux oublier son regard qui en disait peut-être plus que n'auraient dit ses paroles, lorsque nous allions lui rendre visite avec ma mère, car elle était muette et paralysée dans son fauteuil. Que voulaient dire les yeux de cette chère Anna, souvent remplis de larmes, quand elle avait devant elle ses jeunes enfants, auxquels elle ne pouvait dire les mots d'amour qu'on lisait dans son regard.

À Nice, souvent, lorsque ma mère allait se ravitailler à la campagne (si je ne l'accompagnais pas assise sur le petit siège arrière de son vélo, cramponnée à sa taille), elle me confiait à sa maman ou à ses sœurs, qui me racontaient de belles histoires russes, que j'écoutais bien attentivement et qui me revenaient en rêve.

C'est à cette époque, que je commençais à comprendre et parler le russe, étant donné que ma grand-mère ne me parlait pour ainsi dire que sa langue, ayant de très faibles connaissances en français. D'ailleurs, même après trente ans de vie en France, elle le parlait très mal.

J'ai souvenir de jouer dans la cour avec mes petits copains du quartier, devant la maison où elle habitait. Là, j'étais un véritable petit diable qui ne pouvait s'arrêter de courir, de sauter ou jouer à la marelle que lorsque sa mémé lui criait de la fenêtre du premier étage :

« Vérotchka, viens prendre ton goûter » !

J'adorais ses petits sandwiches au lard. Oh ! Que c'était bon !! L'amour de la bonne chère naquit sans doute alors en moi. Il m'est d'ailleurs resté jusqu'à ce jour.

Sur le balcon du 26 de l'avenue du Maréchal Foch, au centre de la ville, où je suis née, je jouais souvent avec ma petite copine Michelle Pascal qui habitait l'étage au-dessous du nôtre. Mais plutôt que de jouer à la poupée, nous préférons jouer à la marchande ou à la cuisinière.

Tantôt c'était elle, tantôt c'était moi, qui préparions des plats fabuleux ! Avec, bien entendu, des brindilles, des feuilles ou petites plantes cueillies dans le jardin fleuri de lauriers roses.

J'ai toujours gardé le plaisir de cuisiner.

Parfois, les week-ends, j'allais à la campagne, à la Colle sur Loup, non loin de Nice, chez ma tante Claire, la sœur de papa, que nous aimions beaucoup. Elle avait deux garçons : Charlot et José, et une charmante petite fille Noëlla.

Lolo et Yoyo, comme on appelait mes cousins, étaient mes aînés, tandis que Noé était ma cadette. C'est surtout avec les garçons que je jouais. Ils prenaient un malin plaisir à me faire boire la tasse en me jetant dans un grand bassin rond. Nous faisons des randonnées à travers les bois et grimpons même aux arbres.

Avec Noé, je me sentais la cousine aînée, qui devait veiller sur cette petite fille, en cueillant avec elle des fleurs, en ramassant des haricots verts, dans leur grand potager emplis de tomates et de différents légumes. Souvent aussi nous jouions avec ses lapins et son petit chat.

Je suis longtemps restée une gamine turbulente, de même que j'ai longtemps cru au Père Noël.

La Nuit du 24 décembre 1941 me reste gravée en mémoire... Dans l'obscurité de la chambre à coucher de mes parents, où je dormais, je me suis levée... la chambre était vide, je m'approchais de la porte, l'entrouvrait légèrement et Oh ! Pleins feux ! ...à travers la salle à manger qui donnait sur le salon, j'aperçus un immense arbre de Noël et un Père Noël...

Oui ! Oui ! Je l'ai bien vu ! Celui-ci a dû naître dans mon imagination, car ce n'était bien sûr que mon père et ma mère qui décoraient le sapin et préparaient la fête du lendemain.

En fait, ce jour ne pourra jamais s'oublier ! Cet arbre splendide qui se trouvait en face de la cheminée, d'où était arrivé le Père Noël en laissant des traces sur un tapis recouvert de neige... Ce n'était en fait que la fantaisie artistique de ma mère qui avait parsemé le tapis de talc, et sur lequel mon père avait marché de la cheminée au sapin en y laissant des traces de pas... Comment oublier ces moments ?...

Certains instants sont moins féeriques, ce n'est pas sans dire, mais ils restent aussi très vifs en moi.

Nice... 41-42 : la guerre. Avenue du Maréchal Foch... à travers les persiennes fermées, je surveillais la rue. J'avais peur, Oui ! Très peur, mais une peur dominée par un sentiment d'obligation protectrice... Dans notre appartement, nous cachions une israélite, femme d'un certain âge, atteinte de surdité.

Les allemands, en tenue militaire marchaient dans les rues, et raflaient les juifs. Je ne me posais alors aucune question, mais bien qu'apeurée à l'idée que ces nazis, (« sales boches » comme on les appelait à l'époque) puissent pénétrer dans l'immeuble et sonner à notre porte, j'étais fière que mes parents me confient la garde de cette personne lorsqu'ils sortaient.

Sans parler du jour où, vraisemblablement à cause d'une dénonciation, deux soldats de la gestapo entrèrent dans notre appartement et demandèrent à mon père d'ôter son pantalon !

Maman m'a fait sortir de la pièce bien sûr, mais longtemps ils en discutèrent scandalisés.

Parmi mes souvenirs d'enfance, reste encore celui d'une visite chez ma grand-mère paternelle que j'ai vue très peu dans ma vie, visite qui a choqué ma pauvre maman...

C'est dans le jardin de leur propriété à la Trinité Victor que nous accueillirent mes grands-parents.

Je devais alors avoir tout au plus cinq ans et espérant que j'allais recevoir une friandise, je fus déçue lorsque ma mamie Bonifassi me tendit un verre de vin rouge... !

Ce fut le seul cadeau que je reçus de cette grande mère...

Après la mort de ses parents, c'est mon père qui hérita de cette villa et y vécut jusqu'à sa mort.

Mais revenons au moment où mes parents se séparèrent, et où je partis avec Maman pour Paris.

Comme des oiseaux qui volent d'un arbre à l'autre, d'un jardin fleuri à une forêt mystérieuse, nous nous envolions de Nice à Paris... du soleil et de la mer, à cette capitale merveilleuse, encore inconnue pour moi.

Nice et Paris furent mon printemps, plein de fraîcheur, de beauté, d'inconscience, de jeunesse ; la Russie, dont je vous parlerais ultérieurement, restera mon été, plein de ferveur, de passions, d'allégresse, de chaleur... A présent, j'écris ces pages en automne, et je vogue vers l'hiver, dont personne ne sait ce qu'il me réserve... Un automne fleuri, dans un coin charmant de la banlieue parisienne : Ozoir la Ferrière (en Seine et Marne) dont je reparlerai assez souvent...

Paris-Nice, Nice-Paris furent pour ma mère la raison d'un douloureux aller-retour ; car elle alla à Nice en 1934 afin de se remettre d'une dépression due à un roman d'amour trop vite rompu... et retourna à Paris, après avoir tiré un trait sur sa vie d'épouse, avec mon père, treize ans après son mariage.

Il est vrai, que mes deux premières années à Paris, ne furent pas pour moi des plus radieuses, car ma mère, essayant de trouver du travail pour subvenir à mes besoins et s'installer dans la capitale, me mit en pension à Neuilly.

A vrai dire, je détestais cette pension.

Après le début de ma jeunesse passée dans un cadre familial, entourée d'affection, de tendresse et de liberté, c'était pour moi comme un calvaire. Mais je n'osais l'avouer à ma mère; bien qu'encore très jeune, je comprenais ses difficultés. Je n'avais donc que les week-ends pour être auprès d'elle et prendre le samedi un cours de danse chez l'ancienne grande danseuse russe, Madame Egorova.

Sur les conseils de cet excellent professeur, au bout de quelques mois, Maman augmentait la fréquence de ces cours, et j'y allais aussi le jeudi après midi... Quelle chance ! Quelle joie !

Ce n'est qu'à présent, que je réalise les sacrifices financiers et le temps que consacrait ma mère à venir me chercher et m'accompagner à ces cours deux fois par semaine. Le studio de madame Egorova se trouvait rue de la Rochefoucauld, près de la Trinité.

Cette célèbre danseuse, également étoile du ballet Impérial de Saint Petersburg: Lioubov Egorova, avait été l'élève de Enrico Cecchetti et l'épouse du prince Troubetskoï. Elle arriva en France avec « Les ballets Russes » de Diaghilev. Puis devint professeur de danse.

L'un de ses prestigieux élèves fut Youly Algaroff, noble danseur étoile et fidèle partenaire d'Yvette Chauviré. D'ailleurs, je reparlerai de ces célèbres personnages de la danse.



1948... Un Petit Rat saute deux classes

« PETIT RAT »

1948 ! Enfin, après un concours assez difficile, j'ai été acceptée comme élève à l'École de Danse de l'Opéra de Paris. Et... c'est alors que je devins « petit rat ».

Pourquoi dit-on « petit rat » ? J'aurais préféré « petite souris » ou « souris blanche » (vu les tutus); même si les élèves couraient dans les combles et les couloirs, sous les toits du théâtre Garnier où se trouvaient leurs loges. C'eût été plus élégant de les nommer « souris »...

Enfin, ce n'est pas moi qui décidai de ce terme pour désigner les élèves de cette école de danse renommée... Cela me surprend, autant que le mot que l'on utilise souvent pour les enfants, « ma puce » ! A vrai dire, je n'ai jamais appelé ma fille « ma puce » ; c'était plutôt « mon petit lapin », ou « petit chat », ou « mon poussin » ; c'est d'ailleurs, ce dernier terme qu'employait souvent ma maman.

Les journées de labeur et de discipline commencèrent enfin !

Le matin, les cours d'instruction générale à l'école qui se trouvait non loin de la place, devenue à présent « place Diaghilev »; ensuite, le déjeuner au réfectoire, puis nous nous dirigeons en rangs le long de la rue des Mathurins vers l'Opéra Garnier, pour y suivre les cours de danse, que nous attendions avec impatience.

Ensuite l'étude, où nous faisons nos devoirs, et où je me trouvais assise à côté de l'une de mes bonnes amies Marina Poliakov (qui deviendra bientôt Marina Vlady). Je me trouvais également non loin de Claire Motte.

Nous n'aimions pas les études ; préférons de beaucoup les cours de danse, et nous formions un joyeux trio. Hélas, ce trio se séparera au gré du temps...

Clairette deviendra une brillante danseuse ; étoile à l'Opéra de Paris ; Marina, grande actrice et vedette de cinéma, et moi, chorégraphe maître de ballets à Moscou.

Malheureusement, l'Étoile s'éteindra trop tôt, car Claire nous quittera après une maladie terrible et incurable à l'époque. Mais sa mémoire restera gravée en nous, et nous serons toutes unies à jamais par la pensée.

A présent, je prends exemple sur la cadette de notre trio, puisque je me mets aussi à écrire ! En effet, Marina n'est pas seulement une

artiste célèbre, mais elle est devenue en plus un écrivain talentueux, ayant une âme et un caractère typiquement russes.

J'aurais voulu parler plus longuement de ces deux personnalités, d'ailleurs j'y reviendrai ultérieurement.

A présent, il faut retourner à nos moutons, c'est-à-dire à la barre de Mademoiselle Simoni, notre professeur de danse classique, où j'essayais de faire de mon mieux et mettre les pieds « en dehors » ; ce n'était pas aussi facile que cela aurait pu le paraître.

Je n'oublierai pas ma tante Sonia, qui me disait sans arrêt, en marchant avec moi dans la rue : « Véra ! Les pieds en dehors ! » Cette tante, qui n'a jamais eu d'enfants, qui s'est mariée à dix-huit ans et a divorcé à dix-neuf, qui de pianiste concertiste, est devenue professeur de piano, puis pianiste accompagnatrice dans des cours de danse, a reporté tout son amour et son attention sur moi. A vrai dire elle m'énervait, car elle était trop possessive. Je préférerais de beaucoup Bronia, la sœur bien-aimée de maman ; qui était plus douce, plus romantique, plus « russe ».

J'ai un sentiment de culpabilité vis à vis de Sonia, car je ne lui ai pas suffisamment prouvé ma reconnaissance. Que Dieu me pardonne !

D'autant plus que son but n'était que de me conseiller, me protéger, me défendre ; mais souvent cela était nuisible pour la gamine gâtée que j'étais en vérité. Notamment un jour, étant revenue à la maison après mes cours de danse, je m'apprêtais à repartir à l'Opéra, lorsque Maman me dit : « Véra, nettoie tes chaussures ! » « Voyons ! Tamara, s'exclama la tante Sonia, Véra est trop fatiguée ! » Et, prenant mes chaussures, les cira !

J'avoue qu'à part mes cours, je ne faisais rien à la maison et n'aidais pas ma mère. Ce n'est qu'aujourd'hui que j'en ai honte, même si je l'aimais profondément, lui écrivais des poèmes, et éprouvais un besoin réel de montrer mon affection par différentes attentions.

En dehors du « En dehors », il y avait les « pointes »...

Oh ! Que ça faisait mal aux doigts de pieds ! On y mettait même souvent de petites escalopes de viande crue, pour apaiser la douleur et alléger la souffrance ; car les doigts étaient presque toujours couverts d'ampoules, et souvent on n'arrivait pas à éviter les œils de perdrix.

Quant aux talons, n'en parlons pas ! Souvent lorsque nous ôtions nos chaussons de danse, le sang avait traversé le collant. Oui ! Il fallait en passer par là pour devenir danseuse professionnelle, et on s'y habitue presque... car le désir de danser est plus fort que la douleur, lorsque vous êtes sous la domination de Terpsichore.

« PETIT RAT »

1948 ! Enfin, après un concours assez difficile, j'ai été acceptée comme élève à l'École de Danse de l'Opéra de Paris. Et... c'est alors que je devins « petit rat ».

Pourquoi dit-on « petit rat » ? J'aurais préféré « petite souris » ou « souris blanche » (vu les tutus); même si les élèves couraient dans les combles et les couloirs, sous les toits du théâtre Garnier où se trouvaient leurs loges. C'eût été plus élégant de les nommer « souris »...

Enfin, ce n'est pas moi qui décidai de ce terme pour désigner les élèves de cette école de danse renommée... Cela me surprend, autant que le mot que l'on utilise souvent pour les enfants, « ma puce » ! A vrai dire, je n'ai jamais appelé ma fille « ma puce » ; c'était plutôt « mon petit lapin », ou « petit chat », ou « mon poussin » ; c'est d'ailleurs, ce dernier terme qu'employait souvent ma maman.

Les journées de labeur et de discipline commencèrent enfin !

Le matin, les cours d'instruction générale à l'école qui se trouvait non loin de la place, devenue à présent « place Diaghilev » ; ensuite, le déjeuner au réfectoire, puis nous nous dirigeons en rangs le long de la rue des Mathurins vers l'Opéra Garnier, pour y suivre les cours de danse, que nous attendions avec impatience.

Ensuite l'étude, où nous faisons nos devoirs, et où je me trouvais assise à côté de l'une de mes bonnes amies Marina Poliakov (qui deviendra bientôt Marina Vlady). Je me trouvais également non loin de Claire Motte.

Nous n'aimions pas les études ; préférons de beaucoup les cours de danse, et nous formions un joyeux trio. Hélas, ce trio se séparera au gré du temps...

Clairette deviendra une brillante danseuse ; étoile à l'Opéra de Paris ; Marina, grande actrice et vedette de cinéma, et moi, chorégraphe maître de ballets à Moscou.

Malheureusement, l'Étoile s'éteindra trop tôt, car Claire nous quittera après une maladie terrible et incurable à l'époque. Mais sa mémoire restera gravée en nous, et nous serons toutes unies à jamais par la pensée.

A présent, je prends exemple sur la cadette de notre trio, puisque je me mets aussi à écrire ! En effet, Marina n'est pas seulement une

artiste célèbre, mais elle est devenue en plus un écrivain talentueux, ayant une âme et un caractère typiquement russes.

J'aurais voulu parler plus longuement de ces deux personnalités, d'ailleurs j'y reviendrai ultérieurement.

A présent, il faut retourner à nos moutons, c'est-à-dire à la barre de Mademoiselle Simoni, notre professeur de danse classique, où j'essayais de faire de mon mieux et mettre les pieds « en dehors » ; ce n'était pas aussi facile que cela aurait pu le paraître.

Je n'oublierai pas ma tante Sonia, qui me disait sans arrêt, en marchant avec moi dans la rue : « Véra ! Les pieds en dehors ! » Cette tante, qui n'a jamais eu d'enfants, qui s'est mariée à dix-huit ans et a divorcé à dix-neuf, qui de pianiste concertiste, est devenue professeur de piano, puis pianiste accompagnatrice dans des cours de danse, a reporté tout son amour et son attention sur moi. A vrai dire elle m'énervait, car elle était trop possessive. Je préférais de beaucoup Bronia, la sœur bien-aimée de maman ; qui était plus douce, plus romantique, plus « russe ».

J'ai un sentiment de culpabilité vis à vis de Sonia, car je ne lui ai pas suffisamment prouvé ma reconnaissance. Que Dieu me pardonne !

D'autant plus que son but n'était que de me conseiller, me protéger, me défendre ; mais souvent cela était nuisible pour la gamine gâtée que j'étais en vérité. Notamment un jour, étant revenue à la maison après mes cours de danse, je m'apprêtais à repartir à l'Opéra, lorsque Maman me dit : « Véra, nettoie tes chaussures ! » « Voyons ! Tamara, s'exclama la tante Sonia, Véra est trop fatiguée ! » Et, prenant mes chaussures, les cira !

J'avoue qu'à part mes cours, je ne faisais rien à la maison et n'aidais pas ma mère. Ce n'est qu'aujourd'hui que j'en ai honte, même si je l'aimais profondément, lui écrivais des poèmes, et éprouvais un besoin réel de montrer mon affection par différentes attentions.

En dehors du « En dehors », il y avait les « pointes »...

Oh ! Que ça faisait mal aux doigts de pieds ! On y mettait même souvent de petites escalopes de viande crue, pour apaiser la douleur et alléger la souffrance ; car les doigts étaient presque toujours couverts d'ampoules, et souvent on n'arrivait pas à éviter les œils de perdrix.

Quant aux talons, n'en parlons pas ! Souvent lorsque nous ôtions nos chaussons de danse, le sang avait traversé le collant. Oui ! Il fallait en passer par là pour devenir danseuse professionnelle, et on s'y habitue presque... car le désir de danser est plus fort que la douleur, lorsque vous êtes sous la domination de Terpsichore.

Si vous êtes sous l'emprise de cette divinité, vous n'avez de désir que de la servir et l'honorer ; vous entrez pour ainsi dire dans les ordres, car vous vous consacrez entièrement à cette croyance — je dis bien : c'est comme une religion, car la danse n'est pas seulement un art, c'est un feu couvert, qui brûle en toi ; or le feu le plus couvert est le plus ardent. Si V. Hugo disait : « Une religion, c'est une lunette pour voir l'étoile », on peut dire qu'entrer dans le domaine de la danse, c'est vouloir devenir « Étoile ».

Et vous devenez petit à petit esclave de ce désir sacré, ou devrais-je plus vulgairement dire à présent, de ce « sacré désir » !!!

Encore enfant, l'élève délaisse ses distractions pour se consacrer entièrement à cette discipline.

Lorsqu'un spectateur voit évoluer une danseuse sur scène, il en admire la beauté, la technique, l'expression, la légèreté ; mais il ne voit pas, et bien souvent il ignore la douleur que causent ces prouesses ; sans parler des efforts et de la ténacité qui sont indispensables à chaque danseur.

Un exemple : dans un pas de deux, que l'on trouve toujours dans les grands ballets classiques tels que : « *Casse Noisette* », « *La Belle au Bois dormant* », « *Le lac des Cygnes* », « *Don Quichotte* » et autres, souvent la coda, (c'est à dire la partie finale de ce pas de deux) se termine pour la danseuse par des fouettés.

Oui ! Fouettés !... Elle doit tourner trente-deux fois sur elle-même, en se remettant à chaque fois sur la pointe de son pied gauche, et en traçant de son pied droit un cercle, à la hauteur de ses hanches, sans bouger de place, si possible.

Un peu comme la crème fouettée que tu prépares, et de même que cette célèbre gourmandise, il y a des fois où ça ne réussit pas !... Et les fouettés dans la danse sont bien plus difficiles à faire, et beaucoup moins bons pour les pieds, que la crème fouettée !

Entre parenthèses, j'avoue avoir été en admiration devant les fouettés de C. Motte et de C. Bessy.

Bien que si difficile à maîtriser, cet art plastique, décoratif, n'est-il point la plus délicieuse association des arts libéraux : musique, peinture, sculpture, réunis en harmonie et traduits par le corps humain, qui exprime ses joies, ses passions, ses douleurs...

Les pointes ? Oui, les pointes ; ah, les pointes ! Que c'est beau, mais que ça fait mal aux pieds !... Nul n'imagine, sauf les professionnels, à quel « point » les pointes font mal ! Très mal !

Je me permettrai de partager aujourd'hui, en tant que professionnelle, une constatation qui me gêne, étant donné l'amour que je porte à mon art, et j'ose prétendre ici que mon avis est péremptoire. Dernièrement, ma fille (qui a bien entendu pas mal de notions sur l'art du ballet, et dont je parle ultérieurement), me demandait de venir avec elle assister à un cours de danse, que suivait ma petite-fille Marie.

L'impression négative de ma fille était non seulement justement fondée, mais à mon avis très inquiétante, vu la médiocrité de l'enseignement que je venais de percevoir.

J'eus depuis d'autres cas inquiétants de petites filles mordues par cet art, qui mettent en danger leur santé, c'est-à-dire leur corps. En fait, même si certains professeurs de danse classique (en banlieue surtout) ont vraisemblablement été des professionnels, il n'en est pas moins sûr qu'ils n'ont aucune idée de la formation que doit recevoir une petite fille pour devenir danseuse.

Lorsque la méthode d'éducation de cet art n'est pas étudiée et suivie, ce n'est pas seulement néfaste pour la gamine (si celle-ci veut devenir danseuse professionnelle – car il sera très difficile de corriger ses défauts), mais surtout, c'est dangereux pour le squelette de ces fillettes, et terrible pour l'évolution de leur corps : la colonne vertébrale, le bassin, les jambes, les pieds, les chevilles, les genoux, tout en souffre ! Plus spécialement, si elles sont mises sur « pointes » trop tôt, et sans y avoir été préparées.

Bien entendu, cela plait aux enfants, et à certains parents de les voir tatillonner sur pointes ; mais ne devrait-on pas coller sur la porte de certains cours :

« Pointes interdites avant l'âge de onze ans ! »

Et c'est bien le cas, où il faut d'abord maîtriser les demi-pointes... et dire aux pointes : « Point à la ligne » !

D'après B. Kohno (secrétaire de Diaghilev, qui a écrit plusieurs livres sur le ballet) c'est A. Istomina (dont la légèreté a été chantée par A. Pouchkine), qui fut la première danseuse à monter sur les pointes, et la plus grande ballerine russe entre 1815 et 1820. En France, c'est mademoiselle Gosselin qui s'éleva la première sur pointes ; et n'oublions pas surtout Mlle M. Taglioni, pour l'Italie.

A mon avis, parmi les arts de la pensée et de la forme, celui de la danse est le plus noble, le plus complet, le plus séduisant. Bien sûr, il exige une endurance incroyable. Je pense que c'est l'une des professions physiquement les plus astreignantes.

Par ailleurs, pour les danseuses et danseurs, ce n'était pas la semaine de trente-cinq heures... ! Car les journées étaient bien remplies...

En partant de la maison avant huit heures du matin, je n'y revenais presque jamais avant huit heures du soir ; après un cours de danse supplémentaire chez Yves Brieux.

Parfois, je rentrais même beaucoup plus tard lorsque je faisais de la figuration dans les Opéras. En effet, il était plus de 23 heures... Au théâtre, il fallait se démaquiller, se changer, et bien entendu prendre le métro (car il n'y avait plus de bus à cette heure), pour rejoindre la station Iéna, la plus proche de notre logis. J'ai été quelques fois interpellée dans la rue sombre, que je remontais rapidement, morte de frayeur.

C'est alors que j'inventais un système qui fit son effet...

En fait, je me dis aujourd'hui que c'était le début de mon imagination créatrice de chorégraphe... ! Je simulais des tics, d'étranges mouvements, des grimaces ; tantôt je faisais semblant de boîter, tantôt de tituber, enfin je changeais mes improvisations, selon l'humeur du moment... et plus personne ne m'approcha... !

J'obtenais le résultat souhaité !

Ainsi, ni la nuit, ni l'obscurité ne me faisaient plus peur.

C'est cinquante ans plus tard que j'imagine, ou je comprends, pourquoi je ne suis pas une « fan » des opéras... Pourtant la musique, le théâtre, et enfin tous les arts me passionnent et me transportent...

En voilà, à mon avis la raison : la première année de mon activité à l'Opéra de Paris, j'étais heureuse d'apparaître sur la scène de ce célèbre théâtre, même si c'était pour y tenir un flambeau ; debout, sans mouvements, sur ce plateau. Mais bientôt, il me manquait d'y exercer mon art, c'est-à-dire d'y danser, et non d'y faire de la figuration dans les opéras.

Ce bonheur m'incomba pour la première fois lorsque j'apparus le 27 octobre 1948 dans le célèbre « *Défilé du Corps de Ballet* », fantastique présentation de ces danseurs, et danseuses du Palais Garnier. Par la suite, ce fut surtout dans l'opéra-ballet de Rameau : « *Les Indes Galantes* » que j'apparaissais sur scène en tant que danseuse et non figurante.